

JEANNE-MARIE
SAUVAGE-AVIT

LE ROYAUME
DU CONDOR

ROMAN



C
CHARLESTON

JEANNE-MARIE SAUVAGE-AVIT

LE ROYAUME DU CONDOR

Lorsqu'elle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer de la gorge, Mirella Abrial, chanteuse à succès, voit son monde basculer. Si elle ne peut plus chanter, que va-t-elle faire ? Elle refuse de finir sa vie à trente ans sur un lit d'hôpital ! Alors, pour fuir la maladie et le regard de ses proches, elle décide de partir, loin. Inspirée par une photographie accrochée au mur de la salle d'attente de l'hôpital, elle s'envole pour El Pueblo, en Bolivie, au cœur de la cordillère des Andes. Dans ce petit village isolé du monde et de la civilisation qu'elle connaît, Mirella découvre une autre manière de vivre, dans le respect de la nature et de ses cycles, et peu à peu, elle se laisse bercer par le son des flûtes et des tambours qui rythment la vie de la communauté. Face à un nouveau regard sur la maladie et sur la mort, loin de ses croyances occidentales, arrivera-t-elle à affronter son destin ?

Jeanne-Marie Sauvage-Avit nous invite à l'évasion avec ce voyage initiatique époustouflant, à la rencontre d'une culture et de personnages inoubliables.

« UNE ODE À LA NATURE, UN HYMNE
À LA PUISSANCE DE L'ESPRIT ET À SES LIMITES,
UNE DÉCLARATION D'AMOUR
À LA PACHAMAMA, LA TERRE MÈRE. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

ISBN : 978-2-36812-843-5



9 782368 128435

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Constance Clavel

Image : © Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Une belle découverte ! L'intrigue est dynamique et rythmée et la plume, fluide et très agréable. On découvre de nouveaux paysages, un mode de vie et un quotidien différents, une culture et un rapport à la nature très atypiques et intéressants. J'ai vraiment apprécié ma lecture qui est originale, dépayssante avec tout de même un sujet fort et poignant autour de la maladie. C'est une lecture apaisante remplie d'espoir et d'amour. »

Clara, de @lecturedepetiteplume

« J'ai profondément aimé ce dépaysement fait de sources d'eau chaude, de grands espaces, d'animaux sauvages... Un voyage silencieux où l'air et l'environnement sont purs, où l'on peut aisément admirer la beauté du monde. J'ai été touchée par les personnages débordants d'humilité et d'humanité. C'est un merveilleux roman sur l'acceptation, le pardon et la renaissance. Une lecture émouvante remplie d'espoir ! »

Pascale, de @entredeuxpages

« L'autrice aborde un sujet douloureux avec une pudeur et une douceur infinie. Entre déconstruction de la société moderne, initiation à un mode de vie basé sur les ressentis, l'instinct et l'amour, ouverture d'esprit, résilience et acceptation, ce roman nous fait voyager jusqu'en Bolivie. C'est un pari réussi pour l'autrice, bravo ! »

Julie, de @julie_jelis

« Je me suis laissée porter par toute la spiritualité et la bienveillance que dégageait ce roman. Merci pour ce beau voyage, pour ces mots choisis avec soin, pour ce message important, pour cette histoire qui me marquera, c'est certain. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

« Un roman très émouvant qui redonne goût à la vie et à l'espoir. L'autrice démontre bien l'importance de la vie et a une grande faculté à nous décrire les paysages, qui est très appréciable. »

Caroline, de @cacobouquine

« Une belle histoire, j'ai aimé découvrir cette culture qui m'est complètement inconnue. Très peu de romans se passent en Amérique du Sud et ça m'a fait plaisir de voyager avec Mirella. Les personnages sont touchants, surtout Mirella mais aussi Charlotte, qui a été très forte. »

Émilie, de @leslivresdemilie

LE ROYAUME DU CONDOR

Jeanne-Marie Sauvage-Avit

LE ROYAUME
DU CONDOR

Roman



De la même autrice aux éditions Charleston :

La Terre des loups, 2020
Céleste, la fille de Perline, 2019
Cueilleuse de thé, 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-843-5
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

« Le chamanisme suppose que certains humains savent établir à volonté une communication avec l'invisible. (...) Ce sont les chamanes. Ils sont désignés et élus par le monde-autre. »
Michel Perrin, *Le Chamanisme*

« Le terme chaman ne doit pas être appliqué à n'importe quel magicien ou guérisseur traditionnel... »
Mircea Eliade, *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*

PROLOGUE

TOUS LES TROIS MARCHAIENT depuis le matin sur le sentier emprunté depuis des siècles par les éleveurs des hauts plateaux. Ils avaient quitté la ville d'Uyuni avant l'aube, avaient laissé leur 4 × 4 à la sortie de Tarija et commencé l'ascension. Les sacs tiraient sur leurs épaules sans vraiment freiner leur progression. Le murmure de l'eau au fond du canyon les accompagnait. Devant l'homme, les deux adolescents plaisantaient, insouciant de l'avenir qui allait se jouer un jour prochain, cette nuit peut-être, si les esprits de la nature le décidaient. Le rire de Ricky montait parfois dans les aigus, s'élevait jusqu'au sommet des arbres, affolant les oiseaux mais dénonçant une jubilation certaine, le plaisir de l'aventure qui les sortait de leurs habitudes : le collège, la pension, ces mois d'études entrecoupés par les dimanches au village où les travaux des champs, les soins à donner aux bêtes, ne laissaient guère le temps de s'amuser. Le rire de Jhonatán, plus réservé, ne démontrait pas moins de joie. Pedro

les entendait. Ils parlaient de la classe, des copains, de leurs diableries d'écoliers.

— J'ai bien failli me faire renvoyer cette fois-ci, s'esclaffa Ricky.

— J'ai senti que ça allait mal tourner, répondit Jhonatán.

J'ai vu, j'ai senti. Les mots de Jhonatán. Ce pour quoi il était là.

Jhonatán n'avait que sept ou huit ans quand, pour la première fois, Pedro avait remarqué cette aptitude à *voir*. Quelle sottise, ce jour-là, la bande de gamins avait-elle encore faite pour obliger Maria à sortir en courant de la maison, agitant son torchon à bout de bras, le secouant en hurlant après eux ? Ricky avait pâli d'effroi, les autres chenapans qui l'accompagnaient s'étaient figés sur place en tremblant. Seul Jhonatán avait souri.

— Elle n'est pas en colère. Elle fait semblant.

Quiconque assistant à la scène s'y serait laissé prendre. Les foudres de Maria étaient célèbres au village et, dans ces cas-là, mieux valait se tenir à l'écart. Jhonatán avait souri. *Elle fait semblant.* À partir de ce jour, Pedro s'était intéressé au gamin. Cela faisait partie de sa mission : préparer sa succession. Les filles n'étaient pas écartées et, durant toutes ces années, il avait observé les jeunes du village jusqu'à n'en retenir que deux ; ces deux-là qui marchaient devant lui, deux amis, deux fils de paysans avec qui il avait déjà partagé une partie de son savoir : les herbes, les étoiles, les tambours... Sa préférence allait à Ricky, un gamin qui, dès son plus jeune âge, savait parler aux lamas, amadouer les plus rétifs, conduire une caravane à travers les collines. Une personnalité aussi, un meneur. Chez Ricky, l'autorité était innée. Manquait encore la maturité, celle qui vient avec l'âge et l'apprentissage. À la différence de Ricky, Jhonatán restait trop en retrait. Il s'engageait peu, parlait

encore moins. L'homme hésitait entre les deux adolescents : l'un qui agissait, l'autre qui *voyait*. Incapable de trancher, il avait confié le problème à la Terre Mère, la Pachamama, c'est elle qui aurait le dernier mot.

Ils montaient à travers la Yunga. La forêt transpirait. Sa sueur sentait la mousse, les feuilles décomposées, le cycle de la vie et de la mort. Les bosquets frémissaient de mille bruits, transpercés de cris d'oiseaux et de stridulations d'insectes. À nouveau, le rire de Ricky s'éleva, effrayant un singe capucin qui s'enfuit, traînant derrière lui une pluie de feuilles.

La trouée s'ouvrit soudain devant eux, en surplomb du ravin. Ils s'arrêtèrent, plongèrent leur regard au fond du canyon.

Plusieurs centaines de mètres en contrebas, le cours d'eau charriait des flots boueux. Les pluies de janvier avaient dévalé les pentes, qui donnaient naissance à des cascades éphémères entaillant les versants. Ils restèrent plusieurs minutes en contemplation, subjugués par la beauté du site, l'impressionnante force d'une nature insoumise.

— Comment s'appelle ce fleuve ? interrogea Ricky.

— Une simple rivière, le *río* de Tarija.

Il marqua un temps avant de poursuivre :

— Ses eaux iront grossir un fleuve, avant d'atteindre, à des centaines de kilomètres de là, le Pacifique, le but de son voyage.

Après un silence, Ricky demanda :

— Et toi, Pedro ? Quel est ton but ? Pourquoi nous as-tu amenés jusqu'ici ? C'est parce que tu n'arrives pas à choisir qui va te succéder ?

L'homme se détourna, posa son sac au sol.

— J'ai fait ce que j'avais à faire. Ce n'est plus à moi de décider maintenant. Allons, fils ! Demandons à la Terre Mère de nous accueillir ici.

Ils élurent un coin près du ravin, formèrent un triangle et commencèrent à creuser un trou en enlevant quelques touffes d'herbe. Pedro préleva trois feuilles de coca pour lui et en tendit trois autres à chacun des garçons. Elles étaient vertes, fraîches et brillantes. De belles feuilles de coca. La Pachamama ne se sentirait pas négligée. L'un après l'autre, ils récitèrent les incantations à voix basse, soufflèrent sur l'offrande avant de la déposer au fond du trou, qu'ils recouvrirent de terre avec leurs mains. Puis l'homme versa dessus quelques gouttes de vin tirées de sa gourde.

Le rituel terminé, Pedro prépara le feu tandis que les garçons rassemblaient des branches pour dresser la cabane dans laquelle ils passeraient la nuit.

— Qu'est-ce qu'on fait de la viande ? questionna Ricky en tirant de son sac une grosse boîte métallique soigneusement emballée.

— Partage-la avec Jhonatán et allez chacun enterrer votre morceau dans un trou. Pas trop profond tout de même. Cette nuit, les bêtes viendront.

— Si je fais un trou profond, c'est que je ne veux pas devenir chamane.

— Les esprits ne se laissent pas influencer par de si médiocres stratagèmes, gamin. Fais ce que je te dis !

Mais Ricky ne bougeait toujours pas.

— Quelles sont les bêtes qui vivent ici ?

— Des oiseaux, des rongeurs, toutes sortes de mammifères...

— Le puma ?

— Oui, le puma.

— Il pourrait venir manger ma viande ?

— Si un puma choisissait ton morceau, tu serais le protégé de la Pachamama.

Ricky se tourna vers le ravin, leva les bras au ciel comme un appel.

— Et le condor ? Pourquoi pas le condor ?

— Alors là, gamin, si c'est un condor, je n'aurais plus qu'à m'incliner devant toi. Je te l'ai appris, le condor représente le monde d'en haut, l'oiseau du dieu suprême, Hanan Pacha.

— N'importe quel animal peut manger les deux portions, hasarda Jhonatán.

— Il peut aussi craindre un piège et ne pas venir. Surtout s'il sent notre présence.

— Tout est possible.

— Alors ?

— Alors ça voudra dire que la Pachamama ne veut pas s'en mêler. Je devrai trancher moi-même.

Après qu'ils eurent avalé leur soupe et leurs sandwiches, Pedro éteignit le feu avec soin, se glissa sous le toit de branches et se roula dans son poncho. Les deux jeunes, plus modernes, mieux équipés, avaient des sacs de couchage. Lui estimait cet accessoire intéressant, mais n'avait pas encore jugé bon d'en acheter un. À cinquante ans passés, la notion de confort le laissait indifférent.

— Pedro ? C'est vrai que tu es un descendant des Incas ? souffla Ricky dans le noir.

— Tais-toi et dors !

Quelques heures plus tard, Pedro émergea de son sommeil, réveillé par une sensation étrange. Sa main fureta dans le noir. Le sac de couchage de Jhonatán gisait à plat, vide. Il se glissa sans bruit hors de la cabane. La nuit était claire, le croissant de lune brillait dans un ciel constellé d'étoiles. Il faisait un froid glacial. Pedro serra son poncho autour de lui et aperçut alors la silhouette du garçon à quelques mètres de lui, au milieu d'un fouillis de branches.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Sa voix n'était qu'un chuchotement.

— Je l'ai vu.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— La bête.

— Quelle bête ? Un puma ?

— Non. Le gros chat sauvage, celui avec des oreilles pointues.

— Le lynx ? Tu es sûr ? Tu l'as peut-être imaginé, rêvé...

— Je l'ai vu de mes yeux, s'emporta Jhonatán dont le ton était monté. Je n'ai pas rêvé. Je l'ai vu. Il était là, à déterrer la viande...

— Tu avais mis la viande ici ? Si près de la cabane ?

— Je voulais l'entendre, tu comprends. C'est ce qui est arrivé. Je l'ai entendu... Et quand je suis sorti...

Ricky se matérialisa soudain à côté d'eux.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous m'avez réveillé.

— Ricky, j'ai vu un lynx. Là. Il m'a regardé trois ou quatre secondes. C'était... Je ne sais comment dire... magique. Puis il a pris la viande et il est parti. Il ne s'est pas enfui, il est parti tout simplement, sans aucune inquiétude. Je vous jure que ça s'est passé comme je le dis.

Ricky n'écoula pas la fin de la phrase. Déjà il courait vers l'emplacement où il avait enterré son offrande. Il en revint dépité, avec un morceau de viande que seules les fourmis avaient attaqué.

— Jette-le dans le ravin, lui dit Pedro. Demain, les vautours le trouveront.

Ils s'assirent autour du feu que Pedro avait ranimé. Le sommeil les avait quittés définitivement. Personne ne parlait. Les deux garçons, emmitoufflés dans leur sac de couchage, regardaient l'homme s'affairer autour du foyer, mettre de l'eau à chauffer, préparer les feuilles

de coca dans les gobelets. Perdus dans leurs pensées, ils burent l'infusion brûlante, amère, tonifiante. L'homme respectait leur silence. Il attendait. Ce fut Ricky qui parla le premier.

— Je ne serai pas ton successeur, Pedro.

— Non, Ricky, le lynx en a décidé autrement.

À l'est, le ciel commençait à pâlir.

— Tu es fâché, déçu ?

Le garçon hésita. Ses yeux ne quittaient pas le feu qui crépitait.

— Non. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours su que ce serait Jhonatán. Il voit des choses que je ne sais pas voir. D'ailleurs, la Pachamama ne s'est pas trompée. Cette nuit, elle a envoyé le lynx.

Jhonatán enfonça la tête entre ses bras, réalisant la charge qui lui incombait désormais.

— C'est une bonne chose d'être venus jusqu'ici, dit Pedro. Demain nous rentrerons au village. La vie continue. Plus tard, Jhonatán, je t'expliquerai comment retrouver ton animal-frère, le lynx, comment, grâce à lui, devenir le lien entre la nature et l'homme, celui qui réunit les deux mondes, le visible et l'invisible. Je t'apprendrai comment apporter la fertilité à la terre et la santé à ceux qui la demandent. Quand tu seras chamane, tu pourras quitter ton corps et communiquer avec les dieux. Mais tu devras rester au service de ceux de ta race.

— Pas les Blancs.

Pedro haussa les épaules.

— Les Blancs ne comprennent pas grand-chose. Ils ne voient que superstitions et magie primaire. Souviens-toi, seuls les Indiens sont réceptifs.

Trente ans plus tard, Paris

LES ACCLAMATIONS DES SPECTATEURS, à peine couvertes par le déchaînement des percussions, montèrent d'un cran tandis que Mirella revenait, saluait en s'inclinant très bas comme elle le faisait chaque fois. Les plus jeunes, face à la scène, hurlaient son nom, agitaient leurs bras au-dessus de leur tête, brandissaient leur téléphone portable, comme autant de lumignons pour la fête des lumières. Emportés par l'enthousiasme du parterre, ceux des balcons et des tribunes se levèrent à leur tour.

— Mirella ! Mirella !

L'ovation du public l'inondait d'un bonheur insoutenable auquel elle ne s'habitait jamais. Souriante et radieuse, Mirella désigna son orchestre d'un geste de la main et recula, lui cédant le triomphe, avant de se retirer.

— Bravo, Mirella. Tu as été éblouissante. Comme toujours.

Mirella prit le carré d'éponge que Charlotte lui tendait, tamponna ses tempes et sa nuque.

— Je suis épuisée.

— Ce n'est pas terminé. Retournes-y. Ils t'appellent.

Dès qu'elle réapparut, ce fut un déferlement de cris et de vivats. Elle murmura quelques mots de remerciements dans le micro qui provoquèrent un tonnerre d'applaudissements, agita la main en souriant, repartit en coulisses.

— L'orchestre a été formidable, dit-elle à Charlotte entre deux rappels.

— J'irai aussi féliciter Milos. Tes parents sont dans la salle.

— Ce n'est pas possible !

De l'autre côté du rideau, les cris de la foule s'amplifiaient encore réclamant une nouvelle chanson.

— Mirella ! Mirella !

— Vas-y ! Sinon, ils vont tout casser.

Plus tard, dans sa loge envahie de fleurs et de cadeaux, elle s'abandonna aux mains de sa maquilleuse. Les yeux fermés, elle goûta la sensation de l'eau tiède sur son visage, la caresse du coton parfumé sur ses paupières. À mesure que se dissolvaient les derniers artifices de son maquillage, le stress du concert s'apaisait. L'énergie qui la transcendait sur scène cédait la place à la sérénité.

Charlotte poussa la porte et entra, apportant une bouteille d'eau gazeuse.

— Milos et les musiciens ne resteront pas à la réception.

— Ils n'ont jamais aimé les mondanités. Je suis certaine qu'ils ont rendez-vous avec des amis pour faire la fête ailleurs.

Charlotte ne releva pas.

Charlotte Montero était son agent, ainsi que celui de Milos. Quatorze ans plus tôt, alors qu'elle n'était qu'une gamine du conservatoire, Charlotte s'était intéressée à elle, l'avait prise comme élève dans son cours de chant, avant de diriger sa carrière. Leur amitié s'était forgée au fil des années.

— Cette tournée s'achève par un triomphe, Mirella. Je suis heureuse et fière.

— Grâce à toi, mes parents ne pourront plus me reprocher d'avoir choisi cette carrière. Ils ne sont pas partis, j'espère.

— Ils sont à la réception avec les invités. On n'attend plus que toi.

Le salon mis à leur disposition pouvait recevoir une centaine de personnes. Le buffet occupait tout un mur. De chaque côté, avaient été dressées des tables recouvertes de plateaux débordant de toasts et de mini-sandwichs. On y festoyait déjà quand Mirella fit son entrée, précédée de Charlotte. Les applaudissements crépitèrent. Serge Grandet, son producteur, se lança dans un discours qui heureusement ne s'éternisa pas. On l'entoura, la félicita. Au milieu de la foule, elle aperçut ses parents qui répondaient aux questions de deux journalistes, les seuls autorisés à participer à la réunion. Mme et M. Abrial formaient un beau couple que beaucoup enviaient ; l'épouse, belle et fragile comme ces figurines en porcelaine de Saxe qu'on ose à peine toucher ; l'époux, solide et bien charpenté, entourant les épaules de sa compagne d'un geste protecteur. Image d'un bonheur serein auquel leur fille ne croyait plus. Elle s'approcha d'eux.

— Oh, Mirella ! s'écria Caroline Abrial en la serrant contre elle. Quel bonheur de te voir ! Je n'aurais jamais cru que tes concerts soient aussi... hum...

spectaculaires. Toute cette machinerie... les éclairages !
C'est stupéfiant !

Mirella sourit.

— La mise en scène n'est pas de moi. Je me contente d'écrire, de composer et de chanter.

— N'est-ce pas l'essentiel ? dit son père.

Elle se tourna vers lui et l'embrassa, simulant un élan affectueux qu'elle était loin d'éprouver. Mme Abrial les observait.

— Mirella chérie, je suis contente que tu fasses la paix avec ton père.

— Pourquoi dis-tu cela, Maman ?

— Oh ! j'ai bien senti ces derniers mois qu'il y avait une brouille entre vous.

— Non, Maman. Tu fais erreur.

— Mirella a raison, intervint Denis Abrial. Il n'y a jamais eu de brouille entre nous. Si au début je me suis montré réticent devant ses choix de carrière, c'est que je n'avais pas pris la mesure de son talent. Sa réussite montre combien j'ai eu tort de m'opposer à sa carrière de chanteuse. Je regrette de n'être pas venu l'applaudir plus tôt.

— Je ne parlais pas de ce désaccord, affirma Caroline en plissant les yeux. Je pensais à quelque chose de plus récent.

Père et fille se récrièrent, tandis que le regard de Caroline Abrial allait de l'un à l'autre, cherchant lequel dissimulait le mieux.

— Très bien, admit-elle à contrecœur. Je me suis fait des idées. C'est tant mieux. J'avais cru déceler quelque chose entre vous, mais puisque vous me dites qu'il n'en est rien, me voilà rassurée. Je n'aime pas sentir de la dissension entre vous. Cela me perturbe beaucoup et me déprime.

Mirella retrouvait bien là sa mère. Toujours à évoquer sa santé fragile.

— Allons grignoter quelque chose. Après un concert, je suis toujours affamée.

Caroline Abrial la retint par le poignet, tandis que son mari s'éloignait en direction du bar.

— Ton manager... je ne sais plus son nom...

— Charlotte Montero.

— C'est ça, Montero. Nous avons discuté un moment et elle voulait savoir si nous restions à Paris cette nuit.

— Ça ne pose aucun problème. Vous avez déjà dormi chez moi.

— Nous aimerions, ton père et moi, que tu rentres avec nous. Il y a si longtemps que tu n'es pas venue à Rouen.

— Maman, j'étais en tournée.

— Je ne te reproche rien. Tu as ta carrière. Mais tu es de retour, n'est-ce pas ? Paris était ton dernier concert.

— Oui. Jusqu'à l'été. On repart au mois d'août.

— Donc tu peux venir passer quelques jours à Rouen.

— Quelques jours, pas plus. Vendredi, je dois passer au studio d'enregistrement pour finaliser mon prochain album. Je vais prévenir Charlotte pour les leçons de chant.

— Tu prends encore des cours ?

— Maman, le chant, c'est comme le sport, il faut s'entraîner tous les jours.

M. Abrial les chercha du regard, se faufila entre les convives, une coupe dans chaque main.

— Maman vient de me convaincre de rentrer à Rouen, lui dit-elle après avoir bu une gorgée.

Il hochait la tête, la regarda gravement, espérant un éclair de joie qu'il ne trouva pas.

— C'est bien. J'en suis heureux.

* * *

Charlotte Montero quitta rapidement la réception pour rentrer chez elle. L'appartement occupait tout le premier étage d'un de ces grands immeubles haussmanniens du XIX^e siècle, desservis par un ascenseur. Elle soupira, soulagée de constater que son frère était déjà couché et qu'aucune lumière ne filtrait sous sa porte. Mais elle était certaine qu'il avait ouvert les yeux et jeté un regard sur son radio-réveil. Du moins ne pourrait-il pas lui reprocher d'être rentrée tard comme il le faisait si souvent : « Et si je tombais ? Si je restais de longues heures par terre ? Tu serais la seule responsable ! » Prétexte fallacieux. Cédric était tout à fait capable de se débrouiller sans elle. Mais il prenait un malin plaisir à mettre en avant son handicap pour mieux asseoir sa volonté. Ce n'était pas l'accident qui l'avait changé. Depuis qu'il était en âge de s'exprimer, il avait réussi à plier toute la famille à ses caprices. Enfant, il ne disait jamais : « Maman, est-ce que tu pourrais faire un gâteau pour le goûter ? » Non, il disait : « Je veux un gâteau pour le goûter. » Et Maman se mettait au travail avec un sourire car personne n'avait jamais résisté au charme de Cédric, le petit dernier, son cadet de trois ans, avec ses yeux enjôleurs, ses belles boucles encadrant son visage d'ange, ses longs cils noirs qui balayaient le haut de ses joues. Charlotte, comme ses parents, sa maîtresse d'école et, plus tard, l'ensemble de ses professeurs – car en plus il était doué pour les études –, tous multipliaient les éloges à propos du garçon. Fortifié dans sa suffisance, il avait fini par devenir détestable. Et l'accident n'avait fait qu'accroître son caractère tyrannique.

Charlotte prit une douche rapide, se coucha et s'endormit aussitôt.

Au matin, encore sous l'effet de la fatigue, elle eut du mal quitter son lit. Mais le travail l'attendait. Elle laissa la table prête pour le petit déjeuner de son frère et sortit sans faire de bruit.

Elle n'était pas sitôt au bureau que Cédric l'appelait.

— Il faut que tu m'accompagnes chez Merrieux, mon fauteuil roulant fait encore des siennes.

Charlotte leva les yeux au ciel.

— Ne pourrais-tu pas y aller seul ? J'ai une montagne de dossiers en attente.

— La réparation risque de prendre du temps. Et qu'est-ce que je fais s'il garde le fauteuil à l'atelier ?

Charlotte réprima un geste d'agacement, mais céda.

— Bénédicte, lança-t-elle à sa secrétaire en enfilant sa veste, annulez tous mes rendez-vous de ce matin. Voyez si on peut les reporter à demain. Sauf celui avec Serge Grandet. C'est vous qui le recevrez. Vous avez déjà traité avec lui. Je vous appelle dès que j'ai un moment...

Cédric avait son propre véhicule adapté à son handicap, un fourgon aux commandes automatiques où le fauteuil se glissait facilement. Charlotte le retrouva dans l'atelier Merrieux, assis sur une chaise de bureau à roulettes qu'on avait approchée pour lui. Il ne prit pas la peine de la remercier d'être venue, se contentant de jeter un coup d'œil à sa montre. Devant lui, un ouvrier en blouse bleue examinait le fauteuil. Elle s'écarta d'un pas pour appeler Bénédicte et savoir si Serge Grandet était arrivé.

— Tout est parfait, monsieur Montero, dit la blouse bleue. C'est juste la sécurité qui est restée bloquée. Souvenez-vous, je vous ai montré la dernière fois comment réinitialiser le moteur. Il vous suffit d'appuyer sur ce bouton...

— C'est vrai. Ça m'était complètement sorti de la tête.

Charlotte raccrocha aussitôt, laissa l'employé s'éloigner avant de laisser éclater sa colère.

— Tu m'as dérangée pour un bouton ! À cause de ce prétendu oubli, j'ai manqué une matinée de travail.

Cédric n'en avait cure. Il s'arrangea même pour reprendre l'offensive :

— Ton bureau devrait être à la maison.

— On a déjà discuté de cette question et tu connais ma réponse !

— Tu donnes bien tes leçons de chant dans le salon.

— Trois heures par semaine. Rien de comparable avec le bureau. J'ai une secrétaire, du matériel. Je reçois des artistes et des producteurs. Écoute, Cédric, tant que je suis manager, je garderai un bureau à l'extérieur.

Elle claqua rageusement la portière de sa voiture et démarra en trombe.

Quand elle rentra en fin d'après-midi, elle comprit vite que l'atmosphère était irrespirable. Cédric déambulait dans l'appartement, visage fermé, heurtant intentionnellement les meubles, les portes, promenant son hostilité et affichant son handicap à travers les pièces. Finalement, il lâcha son verdict d'une voix acerbe :

— Je pars chez les parents.

Charlotte tomba des nues.

Mme et M. Montero avaient quitté la capitale trois ans après l'accident. La santé de leur père, atteint d'une bronchite chronique, nécessitait un changement de région. Le médecin avait été clair sur ce point. Si M. Montero persistait à respirer l'air pollué de Paris, il allait au-devant de graves ennuis. Ils avaient longtemps hésité avant de prendre la décision de déménager.

— Charlotte, ma chérie, avait-elle dit à sa fille, je suis partagée entre la santé de ton père et le souci que représente ton frère.

— Ne t'inquiète pas. Je vais m'installer ici.

— Ton appartement... ?

— Je vais le mettre en location et je m'occuperai de lui.

— Il n'est pas toujours d'humeur facile...

— Je sais. Mais je me sens responsable de ce qui lui est arrivé.

Sa mère avait pris un air résigné, mais s'était laissé convaincre. Les Montero avaient opté pour le sud de la France et acheté une maison de village dans les Cévennes. Avant de partir, son père l'avait serrée dans ses bras, encensant son courage et sa disponibilité, deux qualités qui déposaient sur ses épaules une charge que les années et les exigences de son frère n'avaient fait qu'alourdir. Quand ils avaient annoncé à Cédric que c'était désormais sa sœur qui allait prendre soin de lui, le garçon avait haussé les épaules et lancé sur un ton sans réplique : « Après tout, elle me doit bien ça ! »

— La dernière fois que tu es allé les voir, tu n'y es pas resté vingt-quatre heures, fit remarquer Charlotte qui n'en revenait pas de la décision de son frère. Tu prétextais que la maison à Saint-Guilhem n'était pas adaptée à ton fauteuil et que les ruelles du village étaient impraticables.

— Ça m'est égal ! Ce que je veux, c'est ne plus voir ta tête !

Après ce dernier trait, il s'enferma dans sa chambre et prépara sa valise.

Malgré des mois de rééducation, Cédric n'avait pas récupéré l'usage de ses jambes, mais il avait acquis une relative autonomie. Il conduisait un véhicule adapté à